



Le médecin et les signes... interpréter

Jean-Marie André

andrejeanmarie67@gmail.com

à Camille A...

Isabelle C...

*Tu l'as entendue parler, tu as compris la langue des étrangers,
Déchiffré leur âme ! A celui qui languit après eux
Un signe suffit ; les signes sont en effet
Depuis bien longtemps la langue des Dieux.*

Hölderlin

Voir et Regarder [1] nous a rappelé que le voir précède le mot. Mais ces mots ne recouvrent qu'imparfaitement notre voir. Les mots nous disent ce monde mais ils ne changent pas le monde qui les génère. Voir permet de nous situer et de situer notre propre espace dans celui du monde. Déjà au IV^e siècle avant JC, le philosophe grec Aristote dans *Physique*, pensait que nous percevions l'espace à partir de notre $\sigma\omega\mu\alpha$ qui est notre propre corps occupant un espace, le sien. Pour les Grecs, les limites de cet espace n'étaient pas ce par quoi une chose prend fin mais ce à partir de quoi cette chose commence. Regarder c'est choisir et ce choix nous permet de porter notre regard sur le rapport entre nous et les choses. Voir est cette activité incessante balayant le monde qui nous entoure en un cercle dessinant notre microcosme. Notre façon de voir dépend de ce que nous savons et de ce que nous croyons savoir, mais le rapport entre notre voir et notre savoir n'est jamais gravé définitivement dans le marbre. Nous « voyons » tous les jours le soleil se lever et se coucher mais nous « savons » que la terre tourne autour du soleil. En un mot, la connaissance ne correspond jamais exactement à ce que la vue nous propose [2]. Ce que nous regardons, nous ne le voyons pas tel qu'il est mais comme épinglé du nom qui le désigne. Ce que nous voyons ce sont des mots, des signes nous permettant de reconnaître l'objet et de le distinguer d'autres objets. La médecine est un art dit-on depuis des lustres. Mais notre regard n'est pas toujours celui de l'artiste.

De la phénoménologie à l'herméneutique ou Le signe de son apparition à son interprétation

Que fait un médecin lorsqu'il analyse les symptômes de son patient ? Que fait un chef d'orchestre lorsqu'il lit et dirige une partition ? Ils interprètent. Interpréter c'est la manière la plus courante pour les humains de donner du sens selon les règles de l'herméneutique, discipline à part depuis le XVIII^e siècle qui s'appliquait au déchiffrement et à l'interprétation des textes sacrés de la Bible puis, par extension, à celle des symboles.

Si la phénoménologie se veut description de ce qui apparaît, comme nous venons de le voir avec le symptôme phénoménal, l'herméneutique, elle, est interprétation. Mais c'est avec Heidegger qu'elle prend une extension nouvelle : il ne s'agit plus d'interpréter des textes, mais la structure même de la vie. Si exister c'est se comprendre soi-même, comprendre devient alors la dimension fondamentale de l'existence humaine. Êtres historiques, nous héritons toujours de préconceptions qu'il nous faut, selon Gadamer, intégrer et toujours interpréter. Le commencement n'est jamais un premier commencement, l'inscription dans le temps est toujours déjà là. L'herméneutique se recommande à la fois comme une pensée du dialogue avec soi-même avant d'être un dialogue avec l'autre et à la fois comme une écoute à l'heure où la prétention hégémonique de la société occidentale est remise en question. Le seul principe de l'herméneutique est que le dialogue se fonde sur l'idée que c'est « peut être » l'autre qui a « peut être » raison. Elle rappelle avec Socrate que toute sagesse repose sur sa propre ignorance. Comprendre, pour tout humain qu'il soit médecin ou patient, c'est d'abord être à l'écoute de soi-même et des autres, pour ensuite adopter un langage adéquat. Penser suppose donc une implication dans le problème présent sans se contenter d'un simple regard extérieur.

Hans Gadamer, dans tout travail d'interprétation, voit trois stades [3]. Le premier quand on lit un texte on a l'impression d'en avoir une intuition immédiate, directe, et l'on voit, l'on sent tout ce qui s'y présente. Le second stade, le travail commence et on s'aperçoit que l'on ne sait rien et que l'on a même souvent rien compris. Toute cette intuition lumineuse s'efface et on entre dans une sorte de brume. Le



troisième stade consiste à dépasser cela et à construire, petit à petit, un dialogue logique. L'acteur Michel Bouquet ne dit pas autre chose quand il évoque sa huit centième interprétation du *Roi se meurt* d'Eugène Ionesco.



Syrie . Krak des Chevaliers. Mars 2011. © jmandre

le plus sécurisé des navires de son époque. A 23 heures 40, il heurte un iceberg. Mais avec ses seize compartiments étanches, il est insubmersible. Il a été construit dans les chantiers anglais qui sont les meilleurs du monde. Il a été béni par le Révérend Carter qui a invité les passagers à prier pour tous les passagers obligés de traverser l'Atlantique sur des navires peu fiables. Le Commandant alerté par les vigies se recouche car la mer est calme, la nuit étoilée et le Titanic insubmersible. A 2 heures 20, tout est fini. Le propre d'une métaphore est de permettre d'en transférer le sens sur des situations médicales « complexes » engendrées par dogmatisme. Mais parfois des vigies restent vigilantes et, face à un commandant aveuglé par cette variante obstinée du « doigt dans l'œil jusqu'au coude », essaient de sauver des malades de la noyade !

Mais une interprétation peut être erronée par une double méconnaissance : la première liée à l'état des savoirs disponibles à une époque donnée, la seconde liée à l'ignorance de ces données disponibles pour tout un chacun des médecins. Mais il y a de plus pour le philosophe Clément Rosset, l'éventualité d'un refus aussi aveugle que dogmatique de voir le réel, comme il le détaille avec son ironie corrosive dans *Le réel et son double*. Mais c'est dans *La logique du pire* qu'il illustre ce refus du réel avec son imparable métaphore du Titanic [4]. C'est au cours de sa traversée inaugurale de Southampton à New-York que le Titanic disparut dans les profondeurs de l'Océan Atlantique dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, entraînant dans la mort 1 500 passagers sur les 2 001 embarqués. Le Titanic était le plus grand, le plus luxueux,

Les Mots et les Choses

Michel Foucault dans *Les Mots et les Choses* [5] s'est penché en génial épistémologue sur ce qu'était l'état des connaissances à une époque donnée, sur ce qu'était la méthodologie utilisée dans cette histoire de l'interprétation en traquant les dérives idéologiques possibles dans le champ politique et religieux et en essayant d'en apprécier la valeur et la validité avant et après la rupture du milieu du XVII^e siècle tout en analysant ses éléments essentiels : la ressemblance, la signature et la similitude.

La Ressemblance

Jusqu'au milieu du XVII^e siècle, la ressemblance a été « le mur porteur du savoir de la culture occidentale ». C'est elle qui a conduit pour une grande part l'exégèse qui est interprétation des signes et des textes. C'est elle qui a organisé le jeu des symboles, permis la connaissance des choses visibles et invisibles et guider l'art de la représentation. Représentation qui se donnait comme une répétition et comme miroir de la vie et du monde. Avant de dénouer son appartenance au savoir et de disparaître, la ressemblance organisa les figures du savoir par tous les voisinages de la « convenance », tous les échos de « l'émulation », tous les enchaînements de « l'analogie ». Toutes ces figures se sont maintenues dans l'espace de la « sympathie » ou de « l'antipathie ». La « sympathie » n'a cessé de rapprocher les choses : « Le lourd vers la lourdeur du sol ». « L'antipathie », elle, n'a cessé de maintenir les choses en leur isolement voire dans leur antagonisme comme « l'olive et la vigne » qui « haïssent le chou ». Dans le *Cratyle* de Platon, Socrate y montre que la meilleure reproduction du *Cratyle* implique une différence d'avec ce *Cratyle*. Il ne peut y avoir deux *Cratyle* car il faudrait qu'à chacun des deux appartînt paradoxalement la propriété fondamentale de *Cratyle*, qui est d'être lui-même et non pas un autre. Ce qui caractérise *Cratyle*, comme toute chose au monde, est donc sa singularité, son unicité. Ce « même » reste le « même », replié sur lui-même sans que le système ne soit cependant clos. Pour les lecteurs inquiets d'aborder le *Cratyle* de Platon, [5] la dégustation de *Tintin et l'homme à l'oreille cassée* d'Hergé leur permettra d'arriver aux mêmes conclusions ! Quoiqu'il en soit il aurait pu arriver à l'homme de traverser tout cet « enchevêtrement merveilleux de ressemblances » sans qu'il se doute que celui-ci était préparé pour son plus grand bienfait depuis longtemps par l'ordre du monde. Il faut bien qu'un signe nous « fasse signe » sans quoi le secret resterait indéfiniment en sommeil !



Il n'y a pas de Ressemblance sans Signature

Hölderlin dans une *Ode à Rousseau* nous rappelle que *Les signes sont en effet depuis bien longtemps la langue des Dieux*. Il y a un savoir des similitudes et celui-ci se fonde sur le relevé de ces signatures et de leur déchiffrement. Le système des signatures renverse le rapport du visible à l'invisible, la ressemblance étant la forme invisible de ce qui au fond du monde rend les choses visibles. Pour que cette forme à son tour vienne jusqu'à la lumière, il faut une figure visible qui la sorte de sa profonde invisibilité. C'est ainsi que le visage du monde est couvert de blasons, de chiffres, de lettres, de mots au sens obscur, de cartes de Tarot, en résumé d'hiéroglyphes en attente de leur Champollion pour nous aider à décrypter ces quelques exemples. Pour savoir que l'aconit guérit les maladies des yeux, il faut bien qu'une remarque nous en avertisse sans quoi ce secret serait resté indéfiniment en sommeil. Sur la plante, il y a une signature affirmant que la plante a de la « sympathie » pour l'œil. La graine d'aconit de couleur sombre ressemble à un petit globe enchâssé dans une pellicule blanchâtre figurant ce que les paupières sont aux yeux [6]. Il en va de même pour la noix dans le traitement des maux de tête, avec sa coque dure comme la boîte crânienne et son aspect encéphalique expliquant cela. Le bleuet est bleu. Violet est la violette. Le tournesol a la forme du soleil. La fleur de l'ancolie évoque la mélancolie. La fleur de l'aster ressemble à un astre. La giroflée a l'odeur de la girofle. La fleur de la capucine est en forme de capuchon. La pensée est fleur du souvenir. Le pissenlit a des vertus diurétiques. Le pétunia vient de pétuner un mot d'origine brésilienne pour désigner le tabac parce que cette fleur et le tabac sont de la même famille. La jonquille a des feuilles en forme de joncs. Les feuilles du glaïeul ont la forme du glaive des gladiateurs. Les orchidées ont des racines comme des petits testicules appelés orchis en latin. C'est parce qu'il avait « mal interprété » son guide botanique que le héros d'*Into the Wild*, le film de Sean Penn, meurt empoisonné après avoir mangé des graines de « l'antipathique » *Hedysarum mackensii* au lieu de celles très ressemblantes mais comestibles de la « sympathique » *Hedysarum alpinum* ! Alors élargissez tous ces exemples aux lignes de la main, aux rides du front dessinant les traces de notre vie et vous aurez la grande analogie du corps et de son destin, signée par tout le système des miroirs, des attirances. Vous aurez ainsi accès plus facilement aux périodiques contemporains de la santé pour tous et à leur service de vente par correspondance !

La Similitude

Avant la rupture de la moitié du XVII^e siècle, la similitude a réuni dans un seul et même ensemble, la séméiologie et l'herméneutique. La séméiologie, ensemble des connaissances et des techniques, permet de distinguer les signes les uns des autres, de définir ce qui les fondent en tant que signes, de connaître les liens et les lois qui les enchaînent ou qui les séparent. Quant à l'herméneutique, elle est l'ensemble des connaissances et des techniques qui permettent d'interpréter leur langage et leur sens. Leur confusion dans un seul et même ensemble a fait que chercher le sens c'était mettre au jour ce qui se ressemble. Chercher la loi des signes c'était découvrir les choses qui sont semblables. La grammaire des êtres devient une exégèse. Le langage qu'ils parlent ne raconte rien d'autre que la syntaxe qui les lie à la nature des choses, leur existence, leur enchaînement. Quant à leur communication, elle n'était pas différente de leur ressemblance [9].

Le savoir de ces temps anciens a donc un caractère à la fois « pléthorique et pauvre ». Il est pléthorique parce qu'il procède par accumulation infinie de confirmations se répondant les unes aux autres. Il est



Diego libre dans sa tête. Françoise Bar-Filoché [7]



pauvre parce que ses fondations sont « sablonneuses ». La seule forme de liaison possible entre les éléments du savoir est « l'addition ». En posant la ressemblance comme lien entre le signe et ce qu'il indique, le savoir du XVI^e siècle se condamne « à ne connaître toujours que la même chose mais à ne la connaître qu'au terme jamais atteint d'un parcours indéfini ». La divination ancienne suppose toujours que les signes lui sont antérieurs. Sa tâche est de relever un langage préalablement réparti dans le monde par son créateur, Dieu. « La connaissance devine du divin ». La connaissance devine au hasard des signes absolus et plus anciens qu'elle. Au XVI^e siècle et jusqu'à la première moitié du XVII^e siècle, on considère que les signes ont été déposés sur les choses pour que les hommes puissent mettre au jour leurs caractéristiques, leurs natures, leurs vertus, leurs secrets... Cette découverte n'était que la fin dernière des signes pour leur utilisation possible. A cette époque, c'est le langage des choses qui leur assigne leur fonction significative. Ils n'ont pas besoin d'être connus pour exister. Même s'ils restent silencieux, même si jamais personne ne les aperçoit, ils ne perdent rien de leur constance. Ce n'était pas la connaissance mais le langage qui les instaurait dans leur fonction signifiante.

La Rupture de la moitié du XVII^e siècle

Il est tellement plus commode de vivre au milieu de certitudes fausses que d'incertitudes mesurées.

Abraham A. Moles [8]

Qu'est ce qu'un signe à l'âge classique ?

Cervantès et son *Don Quichotte* vinrent et tracèrent la limite entre les jeux anciens de la ressemblance et des signes. Tout le chemin parcouru par *Don Quichotte* est certes une quête de similitudes où chaque analogie doit être sollicitée comme un « signe assoupi » qu'il faut réveiller pour qu'il se mette à parler. Mais avec *Don Quichotte*, les ressemblances et les signes vont dénouer leur vieille entente. La magie qui permettait de déchiffrer le monde des signes n'opère plus et débouche sur la folie. Et ce d'autant plus qu'à la même époque, le géocentrisme explose en plein vol. Désormais, non seulement la terre est une sphère qui tourne autour du soleil mais encore elle l'a éternellement été et, plus encore, elle a éternellement tourné autour de lui. Même s'il a fallu attendre Copernic puis Galilée pour l'apprendre. Et si même celui-ci avait été brûlé, la terre serait éternellement restée une sphère tournant autour du soleil !

La *Logique de Port Royal* vers 1666, définit le signe selon trois variables de liaison : son origine, son type et sa certitude. L'origine de la liaison pouvait faire que le signe était naturel comme le reflet dans un miroir ou de convention quand un mot signifiait la même chose pour un groupe humain. Le type de liaison pouvait appartenir à l'ensemble qu'il désigne comme la bonne mine et la santé. Ou en être distinct. Quant à sa certitude, elle va reposer sur sa constance et devenir fidèle ou inconstante et devenir probable.

La naissance de la clinique

Michel Foucault dans *Naissance de la clinique* [9] nous rappelle en trois aphorismes ce qui fut un changement de paradigme avec l'apparition, à la fin du XVII^e siècle, d'une double réalité, naturelle et dramatique de la maladie « associant vérité d'une connaissance et possibilité d'une pratique ».

Les symptômes constituent une couche primaire indissociablement signifiante et signifiée

Le symptôme est un phénomène qui annonce le changement possible et notable d'un corps sain en corps malade. De phénomène naturel, il devient signifiant de la maladie. En bref, devenu substance du signe, il en devient symptôme avant-coureur. Cette complexité structurelle du symptôme en fait de plus l'initiateur d'un langage d'action alors que « la collection de ces symptômes forme ce qu'on appelle la maladie ».



C'est l'intervention d'une conscience qui transforme le symptôme en signe

Symptôme et signe sont et disent à peu près la même chose. A ceci près cependant, que le signe « dit » cette même chose qui « est » précisément le symptôme. Le signe s'identifie au symptôme qui est le support indispensable du signe. Pour Michel Foucault, il n'y a « pas de signe sans symptôme » et si « tout symptôme est signe », « tout signe n'est pas symptôme » [9]. Il ajoute que « le symptôme ne devient signe que sous un regard sensible à la différence, à la simultanéité, à la succession et à la fréquence des éléments en un acte joignant en un seul mouvement, l'élément et la liaison des éléments entre eux » reprenant en cela les arguments du philosophe Etienne Bonnot de Condillac au début du XVIII^e siècle, dont l'analyse fut mise en pratique dans la perception médicale. Dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Condillac ajoute qu'il « ne s'agit pas de composer et décomposer nos idées pour en faire différentes comparaisons et pour découvrir par ce moyen les rapports qu'elles ont entre elles et les nouvelles idées qu'elles peuvent produire ». Et que cette analyse « est le vrai secret des découvertes parce qu'elles nous font remonter à l'origine des choses ».

L'être de la maladie est entièrement énonçable en sa vérité

Le symptôme est le phénomène qui apparaît dans notre réel humain à la frontière du normal et du pathologique. Il reste un fait brut avant que ne commence un travail de déchiffrement qui fera de lui un signe, en passant du « phénoménal au sémantique ». La maladie doit être considérée comme un tout indivisible, depuis son début jusqu'à sa terminaison. « Il ne s'agit pas de donner *de quoi* reconnaître la maladie, mais de restituer, au niveau des mots, une histoire qui en couvre l'être total ». Dans le « tableau » clinique, *être vu* et *être parlé* communiquent d'emblée dans la vérité manifeste de la maladie qui en est tout *l'être*. « Il n'y a de maladie que dans l'élément du visible et par conséquent de l'énonçable ». Pour Condillac, la clinique met en jeu la relation fondamentale de l'acte perceptif et l'élément du langage. La description du clinicien, comme « l'analyse » du philosophe, profère ce qui est donné par la relation naturelle entre l'opération de conscience et le signe. Dans la clinique comme dans « l'analyse », l'armature du réel est dessinée d'après le modèle du langage. La perception discursive et réflexive du médecin et la réflexion discursive du philosophe sur la perception viennent se répondre et se superposer.

« L'Analyse » de Condillac qui servit de modèle épistémologique à la clinique était une logique mais comme toute logique, elle est une machine implacable, accouchant d'un résultat dépendant du grain qu'on lui a donné à moudre ! Condillac hésita entre une logique de la genèse allant du perceptif au sémantique et une logique du calcul réduisant les idées complexes aux idées simples tout en les composant et décomposant pour les « comparer de la manière la plus favorable aux découvertes que l'on a en vue ». En désaccord avec Condillac, Laplace fit alors prendre conscience aux médecins que c'est l'incertitude qui rend complexe la démarche scientifique. De cette incertitude, Laplace fit un élément positif de la connaissance scientifique en montrant que l'incertitude médicale peut être « traitée comme la somme d'un certain nombre de degrés de certitude, susceptibles d'un calcul rigoureux ». C'est avec cette probabilité qui est un degré, une partie de la certitude, que la médecine renouvela entièrement les « valeurs perceptives de son domaine ».

Entre probable et certain ...

Dès lors, à partir du milieu du XVII^e siècle, le domaine du signe se distribue entre le probable et le certain. Il n'y a donc plus de signe inconnu ni de signature muette. Il n'y a signe qu'à partir du moment où se trouve connue la possibilité d'un rapport de substitution entre deux éléments déjà connus. Le signe n'attend pas la venue de celui qui peut le reconnaître : il ne se constitue que par un acte de naissance. Désormais, c'est à l'intérieur de la connaissance que le signe commence à signifier. C'est à elle qu'il emprunte sa certitude ou sa probabilité. Il n'y a plus de *divinatio*, d'insertion de la connaissance dans l'espace énigmatique ouvert et sacré du signe mais une connaissance ramassée sur elle-même.

La connaissance qui a enfermé les signes dans son espace propre va pouvoir s'ouvrir à la probabilité, dans un rapport allant de la plus faible probabilité à la plus grande certitude. A la connaissance ancienne qui devinait au hasard des signes, absolus et plus anciens qu'elle, s'est substitué un réseau de signes bâti pas à pas par la connaissance du probable.

Le raisonnement clinique probabiliste est né d'un génial inventeur écossais de la première moitié du XVIII^e siècle, déjà évoqué plus avant, le Révérend Sir Thomas Bayes. Bref, Dieu n'était pas loin ! Avec lui, les valeurs prédictives devinrent des probabilités dites conditionnelles et non plus des certitudes.



Elles peuvent être modifiées par la valeur informative d'une approche clinique ou paraclinique nouvelle qui va les majorer ou les réduire. Là entre en scène le *raisonnement bayésien* et ses deux conséquences. La première implique que cette information complémentaire n'est exploitable qu'en présence d'une « probabilité primaire » de la maladie cherchée. En bref, Thomas Bayes déconseillait déjà les bilans systématiques « pour voir » ! La seconde découle de la décision thérapeutique arrêtée qui peut conduire à l'erreur probabiliste ou aléa. « Différente de la faute qui est le produit d'un défaut du raisonnement logique, d'une négligence, du non-respect voire de l'ignorance d'une règle fondamentale ».

Mais comme promis, revenons à notre mosaïque de l'hypertension portale analysée plus avant [1]. La sensibilité de cette mosaïque proposée par les auteurs est de 94 %, ce qui sous-entend que ce signe endoscopique a été retrouvé chez 94 % des malades de l'étude présentant une hypertension portale. Eux sont les « vrais positifs ». La spécificité de 99 %, nous dit que ce signe a toujours été absent dans la cohorte des patients non porteurs d'une hypertension portale sauf chez un patient qui lui devient le « faux positif ». Quant au troisième volet bayésien concernant la valeur prédictive positive de la mosaïque, elle est de 98 %. Dit autrement, elle exprime la « très grande probabilité » d'être en présence d'une hypertension portale et justifie de prescrire et mettre en œuvre une action thérapeutique adéquate. Cette mosaïque devient en quelque sorte un « signe pathognomonique » d'hypertension portale. Les lecteurs de Bernard Grenier trouveront ce propos au mieux simplificateur au pire simpliste, en espérant toutefois qu'il incitera peut-être les autres à se précipiter sur les deux ouvrages essentiels que cet auteur a consacré à ces problèmes : au fameux « tableau à quatre cases », à l'incertitude des normes aux frontières de la normalité et du pathologique des courbes de Gauss, à la « clandestine et généreuse régression vers la moyenne » des résultats biologiques, aux « faux positifs » des bilans systématiques négligeant la valeur pré-test des examens demandés [10, 11].

A suivre...

Références

1. HEGEL, vol.5 N°1 -2015, p. 47-53.
2. John Berger. Voir le voir. Ed B42, 2014, p. 7-34.
3. Hans-Georg Gadamer. *Vérité et Méthode*. Le Seuil. 1997.
4. Clément Rosset. *La logique du pire*; PUF, Quadrige, 1993, p. 171-180.
5. Platon. Cratyle et autres textes. GF-Flammarion, 146. p. 391-473.
6. Michel Foucault. *Les Mots et les Choses*, Tel Gallimard, 1966, p. 60-81.
7. barfiloche@icloud.com
8. Abraham A. Moles. *Les sciences de l'imprécis*. S 105. Editions du Seuil. Points, 1995.
9. Michel Foucault. *Naissance de la clinique*, PUF, coll. Quadrige, 1988, p. 90-123.
10. Bernard Grenier. *Justifier les décisions médicales et maîtriser les coûts*, Masson, 2006, p. 45-63.
11. Bernard Grenier. *Evaluation de la décision médicale*. Masson. 2^eEdition. 1996.